

# Le carrefour congolais

Pour la collaboration entre les recherches anthropologiques,  
les programmes de développement, les Médias et les  
Entreprises en DRC

No 6 – Juin 2022

## «*Tozeli tozeli tolembi*»

Le Congolais troque les attentes  
au rôle de l'Etat contre  
se prendre en charge

---

Le Carrefour Congolais,  
La revue du Département d'Anthropologie de l'Université de  
Kinshasa

ISSN (imprimé) 2665-9875

ISSN (en ligne) 2666-6782

[lecarrefourcongolais.org](http://lecarrefourcongolais.org)

Tous les articles sont mise à disposition selon les termes de



***Laxisme et Attentisme d'Etat en Republique Democratique du  
Congo. Essai d'une anthropologie de la débandade,***  
**Basile OSOKONDA OKENGE (2021)**

**Recensé par Julie Ndaya Tshiteku**

*Misala ezali te, zamba epeli moto, banyama bakomi kokima* sont quelques unes des expressions populaires en lingala qui habillent l'ouvrage de Basile Osokonda, *LAXISME ET ATTENTISME D'ETAT EN REPUBLIQUE DEMOCRATIQUE DU CONGO*. Elles définissent la manière dont est géré le Congo et la perception que le peuple Congolais a de cette gestion. La thèse sur laquelle se penche ce livre est de montrer que le Congo est gouverné des dirigeants qui n'ont pas un programme au sujet de là où ils veulent conduire le pays. Ce mode de gouvernement a réussi à amener la population à troquer ses attentes envers les pouvoirs publics vers se prendre en charge. Tous ceci est étoffé des *verbatim* qui donnent à voir, à sentir et à palper le combat de la vie quotidienne. Les Congolais sont livrés à la précarité et à l'autosuffisance. Une situation qu'illustre la sémantique utilisée par les Kinois pour décrire leur quotidien « *Tozobunda* » « *Mboka bolumbo* », deux titres de la revue *Le Carrefour congolais* (2019, 2020) inspirés du parler des habitants comme manifestation de la lassitude et qui confirment l'argument développé dans l'ouvrage. L'auteur, l'anthropologue Basile Osokonda y fait une lecture chronologique des régimes politiques qui se sont succédés à la gestion du Congo. Deux décennies de dictature ainsi que les règnes troublés des présidents Kabila père et fils et le gouvernement de l'Union sacrée de Felix Tshisekedi. Ils ont distillé des slogans comme mode de mobilisation du peuple. De l'objectif 80, aux cinq chantiers/révolution de la modernité/Congo emergent jusqu'au « *Peuple d'abord* ». Ces slogans chimériques ont servi de canaliser des énergies nationales, mais ne contenaient aucun plan national de

redressement économique. Ainsi, les Congolais sont gouvernés sous un mode messianique, avec les promesses jamais réalisées d'attendre l'arrivée d'un nouveau gouvernement comme synonyme de l'amélioration du bien être.

Les analyses sur lesquels reposent les données des 8 chapitres qui composent le livre sont basées sur un travail empirique multisite, commencé en 2008 par l'auteur lui même, avec l'apport des travaux pratiques des différentes générations de ses étudiants de l'Université de Kinshasa. La recherche de terrain a été effectuée essentiellement à Kinshasa. Elle s'est étendue dans la province adjacente du Bas-Congo. Mais les observations faites peuvent être extrapolées sur l'ensemble des provinces qui constituent l'étendue de la République Démocratique du Congo. Une telle méthodologie montre l'apport de la recherche anthropologique dans la compréhension de la gestion de la chose publique. Le lecteur a devant ses yeux des faits palpables, les actes du quotidien très significatifs qui montrent le lien entre laxisme et l'attentisme, d'une part l'irresponsabilité des pouvoirs au sommet de l'état et d' autre part la 'débandade' évoquée dans le sous titre du livre. Le Congolais est devenu un sujet affecté par la politique, une affectation qui a pris la forme d'une conversion dans le sens de l'appropriation par le peuple des antivaleurs, des comportements moraux et éthiques affichés par ceux qui gouvernent. L'exemple vient d'en haut. Le laisser-aller au sommet de l'état a fait naître un citoyen pour qui les intérêts propres, immédiats comptent. Il y a un développement dans la population de la culture du « saisir le moment », du désintérêt pour la chose nationale désormais identifiée à celui ou à ceux qui sont aux affaires.

Chaque chapitre du livre examine la démission de l'État dans la satisfaction des besoins de base de ses sujets: le transport, l'emploi, la nourriture, la santé, l'habitat. Cette démission a engendré plusieurs phénomènes. C'est l'exemple du « *kolomba* », la corruption des policiers/roulages qui rend possible aux conducteurs improvisés, sans formations sur le code de la circulation routière de prester sans

contravention. Le monde du travail *mosala* et particulièrement le travail rémunéré et déplorable : les salaires irréguliers, inexistantes ou insuffisants ne couvrent pas les besoins des ménages. Cela a fait que la plupart des travailleurs de l'Etat combinent plusieurs emplois pour survivre. Et puis le chômage devenu endémique a donné aussi place à des petits travaux de toute nature et de tout genre basés sur l'apprentissage sur le tas. Ainsi apparaissent des diverses formes d'organisation sociale, innovantes et créatives, générant une nouvelle économie dite de la «débrouille» qui n'est cependant pas sans impact sur les rapports et modèles sociaux. Les femmes y étant numériquement très représentées, cela a entraîné le clivage des rôles dans le ménage suite à la disparition du rôle du mari pourvoyeur. Conséquences: la surcharge des femmes et la recrudescence des violences domestiques.

Il faut se battre pour trouver un logement, se nourrir au quotidien, accéder aux soins de santé La faible qualité des soins offerts à la population ont fait place à l'émergence de l'automédication, de la médecine de bouche à oreille et le rebondissement de la médecine traditionnelle.

En parcourant le livre j'ai scruté particulièrement la réflexion au sujet l'enseignement. L' auteur y dénonce le délabrement du système éducatif tandis qu'on assiste à la survalorisation des diplômes qui ne reflètent pas son contenu. J'ai trouvé dans cette réflexion des similarités avec les observations faites par le Jésuite Ekwa dans son livre *L'école trahie* (2004). Le père Ekwa, qui fut pendant des longues années engagé dans le système d'enseignement scolaire trace un portrait lamentable de l'école, par l'Etat congolais, qui devrait en assurer la qualité. Le système scolaire en RDC n'a pas rattrapé l'évolution démographique. En outre, le budget de l'enseignement est bas, le personnel enseignant est très peu payé tandis que l'infrastructure scolaire laisse à désirer. De plus le grand problème n'est pas l'école même, mais le marché d'emploi qui n'est pas en mesure d'absorber les diplômés. C'est le même constat que

fait Osokonda. Comme Ekwa, il indique du doigt la politique, qui ne fait pas d'effort pour utiliser ce produit de l'école ou de faire des programmes d'enseignements qui reflètent les besoins de la société. L'indifférence générale à l'égard du produit de l'école est une trahison. Si l'école peut contribuer au développement du pays, alors les Congolais doivent prendre leur responsabilité en élaborant des programmes éducatifs qui tiennent compte des besoins du pays.

Et enfin, comme remède au laxisme et à l'attentisme, Osokonda propose une gestion de la chose publique axée sur les résultats. Un tel mode de gouvernement pourrait aider à changer le Congolais et ses élites politiques.